

# Il y a 5 ans, les Allemands à Compiègne

de Jacques Mermet,

texte publié dans le journal « *Le Progrès de l'Oise* » en aout –septembre 1919.

Les mots en bleu et soulignés correspondent à un enrichissement (photo, texte, commentaires...) que vous retrouverez sur le site

## INTRODUCTION

A la demande d'un certain nombre de nos lecteurs, nous publions ces extraits de notes prises, il y a 5 ans, lorsque les Allemands marchant sur Paris, venaient occuper Compiègne. L'évocation de ces souvenirs rappellera bien des heures poignantes, bien des douleurs effacées aujourd'hui par la joie de la victoire

Ces notes, écrites au jour le jour contiennent sur les événements bien des erreurs; mais elles traduisent fidèlement ce que l'on savait alors ou que l'on croyait savoir.

Nous reprenons les faits aux jours qui ont précédé l'arrivée des Allemands.

### Jeudi 27 août 1914

Hier soir, des autos belges sont arrivées à Compiègne. Elles sont, ce matin, sur le Cours, où tout le monde va les fleurir, les admirer, acclamer les vaillants soldats qui vont les reconduire à Anvers par Le Havre. Le passage des autos belges, se retirant devant l'ennemi, n'est pas sans causer quelque inquiétude. Le pessimisme devient de plus en plus de mode. Plusieurs de nos concitoyens font part de leur angoisse à nos amis les Belges. Ceux-ci s'étonnent de nos craintes. Ils ont traversé nos lignes, ils ont vu des soldats admirables : la France saura bien tenir puisque la petite Belgique tient depuis trois semaines....

La longue caravane des autos s'ébranle, passe le pont, saluée par les acclamations répétées de la foule. C'est égal, ce départ des Belges n'est pas sans causer quelques inquiétudes....

Après les Belges, les Anglais. Du matériel anglais passe à Compiègne.

Des avions vont s'installer à Corbeaulieu. On crie : « Vive l'Angleterre ! ». Mais tout de même on est inquiet. Il se passe certainement quelque chose que nous ignorons.

### Vendredi 28 août 1914

Le quartier général du maréchal French vient de s'installer à Compiègne. C'est un recul. Des troupes britanniques viennent occuper notre ville où elles sont accueillies avec enthousiasme.

L'après-midi, des fantassins anglais défilent sur le Cours et se rendent au terrain des Fêtes. Ils marchent lentement sans beaucoup d'ordre. Les uns ont le fusil à la bretelle, les autres le portent par le canon, la crosse au-dessus de l'épaule. Les highlanders ont bonne allure; leur petit jupon fait sensation ; boniches et trottins demandent s'il recouvre une culotte ou un caleçon. Vous êtes trop curieuses, Mesdemoiselles.

La cavalerie anglaise est bien montée. Dans la soirée, mon voisin Grand me dit que l'on se bat à Péronne. Est-ce possible ? Les Allemands seraient si près de nous! C'est invraisemblable. Il s'agit peut-être d'un raid de cavalerie.

### Samedi 29 août 1914

Un sous-officier de dragons, attaché comme interprète à l'armée anglaise, passe au *Progrès*. Il revient de Péronne et il confirme que l'on s'y est battu. Il y a eu un vif engagement à la suite duquel les Allemands ont reculé, dit-il. Mais il ajoute que pour obtenir ce résultat on a

dû sacrifier une division de cavalerie, afin de protéger l'armée anglaise menacée d'un désastre. Les Anglais sont d'admirables soldats, mais manquant d'éducation militaire, ils ne se gardent pas et se laissent surprendre par l'ennemi. Leur sang-froid est extraordinaire. A Péronne, des officiers se rasaient sous le feu des Allemands, pendant que les soldats faisaient tranquillement cuire du jambon....

Je me rends à la Sous-préfecture pour demander ce que l'on doit penser de la situation. Faut-il conseiller à nos concitoyens de rester ou doit-on les engager à fuir? On me répond que la situation ne paraît pas inquiétante. Le mot d'ordre est de rester.

Cependant, les routes de plus en plus se couvrent de fugitifs. D'où viennent, où vont tous ces malheureux ?

Vers deux heures, les Anglais amènent un hussard allemand prisonnier. C'est un solide gaillard qui fait bonne contenance devant les cris hostiles de la foule.....

Dans l'après-midi, une bonne nouvelle se répand, Le général Joffre est arrivé au château pour s'entretenir avec le maréchal French. Le généralissime aurait déclaré que la situation était bonne. Près de Saint-Quentin, il a tendu une embuscade aux Allemands, qui ont éprouvé des pertes considérables. La bataille s'annonce bien, mais elle n'est pas terminée. Une certaine inquiétude règne toujours.

Le soir, [le 13° territorial embarque pour Laval](#).

### **Dimanche 30 août 1914**

Comme chaque matin, on se précipite vers la gare pour avoir les journaux, ils arrivent tard. On bavarde en les attendant. Me voici dans un groupe, avec Gournay et Fleurant. On se serre la main : il n'y a plus d'adversaires politiques, rien que des Français.

Fleurant parle avec sympathie de Fournier Sarlovèze et ajoute: «Un homme que j'ai beaucoup admiré depuis quelques jours, c'est M. Martin. Il s'est montré à la hauteur des circonstances. Les Compiégnois lui devront de la reconnaissance ».

Voici enfin les journaux. Les communiqués confirment en partie les déclarations prêtées, la veille, au général Joffre. Malheureusement, si nous avons eu un succès sur une aile, les Allemands progressent de l'autre côté. Sommes-nous menacés de les voir bientôt ! Et quelle stupeur d'apprendre que, malgré l'optimisme des précédents communiqués, l'ennemi est si près de nous. Pourquoi nous avoir caché la vérité !...

Le matériel d'aviation britannique descend de Corbeaulieu et s'en va. Le général French va nous quitter et transporter son quartier général à Villers-Cotterêts, dit-on. Dans la journée, l'artillerie anglaise passe rue de Paris, et voici nos gendarmes : mauvais signe. C'est la retraite.

Les gens s'apeurent. Que de discours il faut faire pour rassurer et calmer tout le monde. Quel sort nous réserve demain ?

Des précautions sont à prendre. Je réunis ce que nous possédons de plus précieux. Tout cela sera enterré dans le jardin, dans un trou profond. Et pour qu'aucun indice ne vienne déceler la cachette, je laboure tout un carré, vide depuis quelques jours. J'y trace des planches, dans lesquelles j'aligne des chicorées et des scaroles dont la reprise sera rapide, avec un bon arrosage. Les pillards allemands, s'ils viennent, auront le temps de chercher. Il fait nuit depuis bien longtemps lorsque ce travail est achevé. Mais personne ne songe au sommeil. Avant de prendre un repos nécessaire, toute la famille se réunit ; les grands-parents sont là. Tout le monde est ému. Alors je demande à Jean de chanter. De sa fraîche voix d'enfant, il entonne les « *Allobroges* » puis le « *Chant au Départ* » et enfin notre chère « *Marseillaise* » que nous écoutons avec un pieux recueillement. C'est, avant longtemps, la dernière fois que nous entendons le chant sacré; dans quelques heures peut-être l'ennemi sera ici et les voix deviendront muettes. Peut-être nous trouverons-nous séparés; la déportation, l'exil, pire peut être, tout nous menace. Aussi est-il bon de communier encore une fois dans une ardente pensée patriotique.

*"Entendez-vous dans nos campagnes,  
Mugir nos féroces soldats...."*

Et, en cette nuit, grosse d'orages et de menaces, l'hymne français nous apporte son précieux réconfort.

Que sera demain ? Que nous importe. En nos cœurs nous conservons une foi profonde que, quelles que soient les épreuves du présent, la France triomphera !

### Lundi 31 août 1914.

Compiègne n'est plus qu'un désert. Ceux que le devoir n'attache pas à la cité sont partis. Hélas ! D'autres qui auraient dû rester ont fui. [M. Butin](#), député-maire de Margny, a disparu, abandonnant ses administrés.

Les dernières troupes anglaises nous quittent. Des cavaliers partent dans des directions différentes; d'autres évoluent sur le plateau de Margny.

Au milieu de la nuit, on a réveillé les habitants voisins des ponts pour les prévenir que ceux-ci sauteraient à 4 heures du matin. Il y eut contre-ordre, ce qui rendit quelque vague espoir. Enfin, on annonça que les ponts sauteraient à 11 h. du matin.

Dans le public, cette mesure est généralement mal accueillie. On déclare que la destruction des ponts n'est pas nécessaire, qu'elle ne retardera pas la marche de l'ennemi, qu'elle exposera la ville au bombardement. Autant de discours inutiles ; l'autorité militaire ayant décidé de faire sauter les ponts, personne ne peut s'y opposer.

En attendant l'événement, le Conseil municipal et les hommes de bonne volonté qui se sont joints à lui se réunissent à 9 heures du matin. Nous avons là MM. De Seroux et Martin, adjoints, MM. Ancel, Deveaux, Poilane, Moreau, Surmay, Madeleine, Lécaux, Colin, Cailleux, conseillers municipaux, Gru, Sacquin, Le Barbier, Retou, de la Granville, de Moussau, Couttolenc, Piquet, Kœchlin, Gabriel, Trouvé.

On constitue des commissions permanentes qui feront au mieux en ces jours de crise. Leur tâche sera dure, car aucune autorité supérieure n'est plus là pour leur donner aide et conseil.

Nous allons remplacer l'administration ; il nous faut un commissaire de police; [M. Lefèvre](#), opticien, en remplira les fonctions avec l'aide des gardes civiques. On ne pourrait choisir un homme de plus de dévouement, de tact, d'intelligence.

En ville, il n'y a presque plus personne. Des maisons ont été abandonnées aussi précipitamment que si elles étaient menacées par l'incendie. Dans les pièces, les meubles sont ouverts, le linge épars, Un cultivateur a abandonné sa ferme; ses vaches errent à l'aventure; des mesures sont à prendre afin d'éviter des accidents. Le troupeau abandonné sera recueilli dans les dépendances de l'hôpital.

En ville, tous les magasins sont fermés. Sous un soleil radieux, c'est un silence de tombeau. L'entrée des Avenues, au contraire, est fort animée. C'est là que se sont réfugiés les voisins du pont en attendant la destruction de celui-ci. On fait une petite dînette, un léger repas champêtre en attendant que sonne la dernière heure de notre vieux pont de Compiègne.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, des groupes se forment petit à petit; on regarde vers la rue Solferino; on attend l'événement.

A 11 heures, un officier supérieur anglais lance le courant électrique, de la bijouterie Rampazzo. Une explosion, pas trop violente, se produit. Une colonne de fumée noire s'élève très haut : [notre pont n'est plus](#).

Il est comme scié par le milieu. L'arche, vers Margny, demeure; la première pile, vers Compiègne, s'est effondrée et forme un minuscule îlot dans les eaux troublées.

Les dégâts causés aux habitations sont peu importants ; quelques vitres brisées et c'est tout. Quelques minutes plus tard, [le pont de Soissons](#) saute à son tour.

L'explosion est beaucoup plus bruyante, plus sèche. Les ravages aussi sont plus grands. Les maisons voisines sont littéralement crevées. Des arbres sont déracinés dans un verger, les autres sont couverts d'un limon blanc.

Le pont métallique est coupé, abîmé dans la rivière. On voit des pièces de fer tordues, arrachées.

Les heures passent, lentes, monotones. On se sent abandonné, on devine l'ennemi tout proche et cependant l'on espère encore, contre toute espérance.

Vers 4 heures, sur le Cours, un typographe raconte qu'il a été arrêté par les Allemands, en forêt de Laigue. Il a été frappé à coup de crosse et il montre sa jambe qui, effectivement, porte des contusions. Il ajoute que de nombreux allemands se trouvent sur le chemin de halage, devant le pont de Choisy.

Comment croire pareille chose, il a dû rencontrer des anglais qu'il aura pris pour des allemands. L'ennemi ne peut être si près, alors que l'on voit encore des cavaliers anglais sur le plateau de Margny et que sur l'Oise, près du pont, deux soldats anglais sont dans un bateau. Cependant si c'était vrai !...

Je vais à la Mairie prévenir M. Martin. Celui-ci envoie un cycliste, le jeune Tonnelier, employé à la Mairie, voir ce qui se passe du côté de Choisy.

Pendant ce temps, deux autobus remorquant chacun une voiture de livraison des Magasins du Printemps arrivent place de l'Hôtel de Ville. Ils sont conduits par des soldats français qui viennent de l'Est et doivent, disent-ils, rejoindre le général Pau à Amiens. La destruction du pont contrarie leurs projets. Pour aller à Amiens, il leur faudra passer par Creil car vraisemblablement les ponts en amont de cette ville ont dû sauter aussi.

On invite les soldats français à partir au plus vite. L'ennemi peut arriver d'un moment à l'autre.

Enfin les autobus sont partis.

Vers 5 h. 1/2, un voyageur de commerce vient confirmer la présence des Allemands dans les environs. Il a été arrêté par eux route de Soissons. Un soldat voulait fouiller sa voiture, il fut bousculé par un officier qui invita le voyageur à continuer sa route.

Le cycliste envoyé vers Choisy revient; il a été arrêté par les Allemands à la sortie de la ville ; il n'a pas été molesté mais on lui a pris sa bicyclette.

On discute ces événements, lorsque tout à coup un mouvement se fait sur la place. Des femmes et des enfants courent en tout sens. Evidemment l'ennemi arrive.

Mais, que signifient les cris étranges que l'on entend ?

— *Vive la Russie ! Vive la France ! Voilà les Russes !*

La foule acclame deux soldats vêtus de marron grisâtre qu'elle prend pour des Russes. Ce sont des Hussards de la Mort qui viennent en parlementaire prendre possession de la Ville. Les Allemands étaient arrivés par la route de Monchy et nul doute que les cavaliers que l'on voyait évoluer sur le plateau étaient, non pas des Anglais, mais des Allemands.

Les deux parlementaires avaient passé l'Oise en barque et, sans n'être précédés d'aucun drapeau blanc, ils montèrent la rue Solferino pour venir à l'Hôtel de Ville.

Cette entreprise était hasardeuse. Reconnus comme Allemands, ils pouvaient être molestés, massacrés par la foule, et aussitôt, les canons allemands auraient foudroyé la ville pour venger les trop imprudents parlementaires. Le hasard voulu que l'on prit les Allemands pour des Russes, ce qui évita peut être les pires malheurs.

On dit que M. Duflot, professeur de dessin, n'est pas étranger à cette méprise et que voyant l'immense danger que courait la ville il eut l'heureuse idée de propager l'erreur à laquelle Compiègne doit son salut.

Les deux officiers allemands, toujours acclamés comme des libérateurs, entrent par le bureau de police. Ils sont reçus par MM. de Seroux et Martin, adjoints, à qui ils font part de leur mission, ajoutant que toute résistance est inutile : des canons, placés sur le plateau de Margny, bombarderaient la ville si elle faisait mine de se défendre.

Très digne, M. de Seroux répond aux envoyés ennemis : Compiègne ville ouverte et momentanément dépourvue de toute garnison ne pourrait tenter la moindre résistance.

Les parlementaires demandent à M. de Seroux de promettre que les habitants de Compiègne ne commettront aucune violence contre l'envahisseur, M. de Seroux promet au nom de ses concitoyens, gens calmes et réfléchis. Mais comme on lui demande de certifier cette promesse par écrit, il répond que sa parole d'ancien officier doit suffire. Les Allemands s'inclinent.

Dehors, sur la place, la foule devient de plus en plus nombreuse, attend avec impatience la sortie des prétendus Russes pour les acclamer de nouveau ! Comment les détromper ?

M. Martin vient sur les marches du bureau de police et annonce qu'il ne s'agit aucunement de Russes mais d'Allemands. Il invite la foule à se disperser et à éviter toute manifestation.

M. Dumars, juge de paix, M. Lacour, [voyer de la ville](#), et moi-même nous efforçons de faire comprendre à tous combien il est nécessaire de demeurer calme et de se retirer. Nous allons de groupe en groupe, tout doucement nous les repoussons. Nous nous efforçons convaincre aussi bien ceux qui persistent à croire que les Russes sont là, que ceux sachant que nous sommes, en présence de deux Allemands, seraient désireux de leur faire un mauvais parti.

Une forte fille à l'air hardi ne veut pas admettre que les Allemands soient à Compiègne. Et comme j'insiste pour lui faire admettre la vérité, elle m'insulte et me traite de semeur de panique.

Enfin la foule se disperse. Petit à petit le calme renaît.

Rue Saint-Corneille, un gros garçon joufflu, bambin de 5 à 6 ans qui s'est accroché à mes pas, me demande, en me regardant de ses grands yeux bleus mouillés de larmes :

- Dites, Monsieur, est-ce vrai que les Allemands font du mal aux petits enfants ?

Je le rassure de mon mieux.

- Non, ils ne te feront pas de mal. Mais rentre chez tes parents, sois bien sage et ne sors plus

J'arrive [à la maison](#). A mon visage, on a deviné ce qui se passe.

Une seule question. Une brève réponse :

-Ils sont arrivés ?

- Oui !

Les Allemands étaient à Compiègne ! Il en arrivait de partout, par la Porte-Chapelle, par le Cours, par un pont de bateaux rapidement jeté sur l'Oise.

La municipalité veille à ce qu'aucun incident fâcheux ne se produise. Un cavalier français, hussard ou chasseur, resté dans une maison de la place aux Fourrages menace de tirer sur les Allemands. M. Martin s'y rend et décide le soldat à partir dans la direction de Venette.

Pendant toute la nuit les troupes allemandes traversent Compiègne ; elles passent rue de Paris et l'on croirait, de loin, le bruit de la mer roulant vers nous ses flots.

### **Mardi 1 septembre 1914**

Quelle triste matinée! Combien sont mornes nos rues désertes. Dans tout un quartier on a oublié d'éteindre les becs de gaz et l'aspect devient plus funèbre encore.

Pendant la nuit plusieurs maisons ont été pillées. Les magasins ont eu, pour la plupart, leurs devantures enfoncées.

A peine arrivé, l'ennemi a commencé le pillage, il n'a pas perdu de temps !

La place de l'Hôtel de Ville est méconnaissable ; elle ressemble une cour de ferme mal tenue, avec des amas de fumier de toutes sortes: c'est la *kultur* allemande.

Durant toute la matinée, toute la journée, c'est un [interminable défilé](#) de soldats de toutes armes qui défilent en bon ordre. Les fantassins, lorsqu'ils débouchent de la rue Solferino, entonnent, sur l'ordre de leurs chefs, le *Wacht am Rhein* ou le [Heil dir im Siegerkranz](#). Les sacs des soldats sont transportés dans des voitures volées dans les campagnes.

La municipalité s'installe devant la porte de l'Hôtel de Ville. Quelques hommes de bonne volonté l'entoure. Silencieux, graves, nous assistons au passage des Allemands. Quelles minutes impressionnantes. Que les heures semblent longues.

Les autorités militaires allemandes frappent la ville des plus dures, [des plus invraisemblables réquisitions](#). Quand même on viderait tous les magasins, toutes les maisons particulières, il serait impossible d'y satisfaire.

Un officier vient réclamer un nombre incalculable de paires de souliers.

M. Poilane, accompagné de deux hommes, se rend avec une voiture à bras dans tous les magasins de chaussures pour réquisitionner ce qu'il sera possible de trouver. Ensuite les Allemands demandent une quantité formidable de fers à cheval, de caleçons, etc....

Un problème angoissant se pose. Un grand nombre d'hommes mobilisables sont restés à Compiègne. Il ne faut pas que l'ennemi puisse les faire prisonniers. Or il pourra les découvrir grâce aux listes qui sont à la mairie. Trouvé y a songé; il détruit, il fait disparaître ces listes compromettantes, il sauve ainsi de la captivité bien des Français qui ignorent son acte courageux. Et c'est heureux que cet acte soit ignoré, car, s'il venait à être connu des Allemands, ce serait certainement le poteau d'exécution pour notre secrétaire de mairie. Les Allemands sont d'ailleurs bien au courant de tous les renseignements qu'ils savent pouvoir trouver dans une mairie. Un officier vient demander à Poulain de lui remettre la liste de tous [les propriétaires d'automobiles](#). Roger Bénoist est requis pour aller ouvrir les portes des garages et des remises.

En ville le pillage continue. Les Allemands ont ouvert [l'épicerie centrale](#) et s'emparent des marchandises. M. Lécaux se dévoue, s'installe dans l'épicerie et s'efforce, pendant des heures, d'empêcher le pillage. Il discute avec les allemands, il leur résiste. A 2 heures de l'après-midi, il est encore à son poste, sans avoir pu aller déjeuner. On le remplace et l'on continue sa tâche. Pendant toute la journée c'est une lutte acharnée contre les pillards.

Tous les Allemands ne sont pas des voleurs. Certains payent plus ou moins.

D'autres donnent des [bouts de papiers](#) sur lesquels ils ont écrit je ne sais quoi. Voici des soldats qui ont pris des bocaux de bonbons et des boîtes de gâteaux secs. Ils distribuent une partie de leur butin à des femmes, sur la place.

Un Allemand vient près de moi, me montre ce spectacle : « Brutes ! » dit-il.

A plusieurs reprises des sous-officiers ou officiers sont venus arrêter le pillage. Mais, dès qu'ils sont partis, la fête recommence.

Un officier m'explique que les soldats ne doivent pas voler; ils doivent payer ce qu'ils prennent. « Les officiers seulement, dit-il, peuvent prendre sans payer. »

Vers la fin de la journée un officier, qui paraît de haut grade, arrive, surprend un pillard et lui adresse de véhéments reproches. Puis, en assez bon français, il demande du papier et un crayon; il trace quelques mots disant de les montrer à tout soldat qui viendrait prendre de la marchandise sans payer. Si le soldat insiste, il faudra prévenir un officier et il sera fusillé.



Voici un soldat. On lui montre le fameux papier. L'homme s'enfuit comme s'il avait à ses trousses tous les diables de l'enfer. Un autre vient : même cérémonie, même résultat. Et peu à peu les visites s'espacent. Les pillards évitent l'épicerie devenue tabou. Pendant ce temps des événements autrement graves se sont produits. A Margny ou Venette on aurait tiré sur un sous-officier allemand qui aurait été blessé.

Des fermes flambent aussitôt et le bruit se répand que le fermier chez qui se serait réfugié l'auteur de l'attentat aurait été fusillé. On fait aussitôt annoncer que la ville sera incendiée en totalité si de nouveaux

attentats se produisent. Les Allemands prennent des otages : M. Sarazin, adjoint de Margny, M. de Seroux et M. Le Barbier qui, spontanément, a voulu partager le sort de notre premier adjoint. Ces otages seront fusillés au premier attentat commis.

En raison de son âge et des services qu'il rend, M. de Seroux est laissé en liberté sur parole. MM. Sarrazin et La Barbier sont conduits au quartier Bourcier. Jusqu'à minuit il leur sera permis de recevoir des visites, mais, à partir de minuit, ils devront se préparer à la mort!... Durant tout le jour on a entendu une vive canonnade. On se bat donc près de Compiègne, l'ennemi est arrêté dans son avance.

Vers 7 heures du soir, un aéroplane français vole au dessus de la ville. Les Allemands l'ont vu; ils le mitraillent. Les coups de feu se succèdent rapides, secs. Les projectiles retombent sur la ville; il en tombe rue Jeanne d'Arc et sur le toit de la salle Pinson. Malgré cette enragée fusillade, l'oiseau de France plane toujours. Il se rit des fureurs ennemies, il échappe aux balles et disparaît avec le jour. Puis c'est la nuit claire; on entend encore rouler les caissons et défiler la cavalerie..

### Mercredi 2 septembre 1914

Les événements de la veille, les menaces contre MM. de Seroux, Sarrazin, le Barbier, tout cela aura-t-il éclairci nos rangs? Non. Tout le monde est à son poste. On entoure M. de Seroux qui malgré les dangers continue à défendre les intérêts de la Cité. Quel noble exemple il nous donne et combien la ville devra honorer cet homme dont les services étaient déjà si nombreux.

Des officiers allemands, l'air narquois, viennent nous « *donner des nouvelles de la guerre* ». Selon eux, les Allemands entreront à Paris dans quelques jours et la guerre sera terminée dans une quinzaine ! Nous verrons bien... l'Italie s'apprêterait à marcher contre la France. [Une bataille navale](#) aurait coûté 10 bateaux aux Allemands et 16 aux Anglais, mais la flotte allemande n'aurait pas réussi à forcer le blocus. Les officiers allemands reconnaissent avoir éprouvé des pertes énormes près de Saint-Quentin et disent que leur situation fut à ce moment assez critique.

Il y a encore à Compiègne quelques soldats français ou anglais à qui l'on s'efforce de favoriser la fuite. Ce matin mon père se trouvait chez le fleuriste du Parc avec un autre jardinier du Château, lorsque tout à coup un soldat anglais se présenta devant eux. Il était poursuivi par les Allemands et ne savait de quel côté se diriger pour leur échapper. On lui donne les indications nécessaires pour lui permettre de traverser le Grand Parc et de fuir à travers la forêt. On aide l'anglais à escalader la palissade du Grand Parc; on lui serre la main en lui souhaitant bonne chance. L'anglais disparaît rapidement sous les arbres. Il était temps : des soldats allemand arrivent, fouillent le fleuriste. Leurs recherches sont vaines. L'anglais est parti.

Durant toute la matinée on entend le canon dans la [direction de Béthisy](#), Orrouy, Verberie.

A midi le bruit redouble.

A 3 heures, une quarantaine de prisonniers français sont amenés à Compiègne.

On remarque parmi eux plusieurs soldats de notre armée d'Afrique. Nous saluons ces braves.

Le général commandant d'armes est installé chez M. Piquet-Duc, boulevard du Cours.

Le général commandant l'armée allemande est installé chez M. de la Tullaye rue d'Alger. Je m'y rends pour lui porter une lettre de M. de Seroux. A la porte, deux factionnaires m'empêchent d'entrer. Pendant que j'attends dans la rue, arrivent deux dames accompagnées de M. de Moussac. On leur refuse également l'entrée. Elles doivent attendre longtemps dans la rue avant qu'on leur permette de pénétrer dans la cour et qu'on les introduise auprès du général.

Ces dames sont la [princesse de Croy](#) et sa sœur, Mme de Barante. Elles viennent plaider auprès du général allemand la cause de M. de Seroux et celle de la ville de Compiègne. Puisse la généreuse intervention de ces deux femmes courageuses être couronnée de succès.

Le général allemand est gardé, non seulement par des factionnaires, mais aussi par une nuée de policiers qui ont établi leur demeure dans la maison de M. de Bréda, 5 rue d'Alger. L'un d'eux, à figure rougeaude, coiffé d'un invraisemblable chapeau de paille au ruban bleu tout passé, se charge de remettre au général la lettre que m'a confiée M. de Seroux. J'attends la réponse, dans la rue, en causant avec M. de Moussac. Celui-ci, ancien cuirassier de Reichshofen, ne portait pas d'ordinaire sa médaille de 1870. Depuis que les Allemands sont à Compiègne, il l'arbore fièrement comme une protestation contre nos envahisseurs.

Mmes de Croy et de Barante sortent, enfin. Elles paraissent pleines d'espoir.

Le général sort derrière elles. Il me jette la réponse que j'attends, un bref :

- A 6 heures !

Il me regarde, je ne salue pas. Machinalement il porte sa main à sa casquette et, suivi d'officiers gros et gras, se dirige rapidement vers le Palais.

M. de Moussac n'a pas salué non plus. Lorsque le général est sorti, il lui a tourné le dos.

Vers 5 h. 1/2, nous avons un instant de joie : M. Le Barbier nous est rendu, il a été mis en liberté sur parole et on lui a promis que M. Sarazin serait libéré le lendemain.

Peu après, les Compiégnois ont une nouvelle émotion. Ils voient des officiers s'approcher de M. de Séroux et le faire monter dans une auto. Est-ce pour l'arrêter? Quel nouveau danger menace notre adjoint? Non, il s'agit simplement d'aller chercher des lampes pour éclairer le quartier de cavalerie.

Dans la soirée on entend quelques chants de soldats, mais le calme règne.

### ***Jeudi 3 septembre 1914***

Le calme semble complètement revenu. Ce matin on n'entend plus le canon. C'est inquiétant.

La population est toujours privée de pain, car, depuis que les Allemands sont arrivés, il leur est réservé. Derrière les vitrines des boulangeries nous apercevons bien des couronnes dorées appétissantes, mais elles ne sont pas pour nous. Elles seront pour les Allemands qui



les mangeront, pendant que nos enfants ont faim. Cependant on vend du pain à Venette. Alors c'est une procession de gens de toutes classes qui traversent l'Oise au barrage et vont acheter ce pain si précieux. Afin de satisfaire le plus de monde possible le boulanger ne donne que deux livres à la fois. Sage mesure universellement approuvée.

Autre bonne nouvelle: on vend du porc à l'abattoir. Au prix d'un long stationnement on pourra manger un peu de viande.

Vers 9 h du matin, [passe un aéroplane](#), allemand certainement.

Dans la matinée les Allemands enlèvent le premier pont de bateaux qu'ils avaient jeté sur l'Oise, à leur arrivée, avec leur matériel. Ils laissent un autre pont, aboutissant au port à charbon, qu'ils avaient construit depuis avec des péniches restées à Compiègne.

Dans l'après midi, tous les habitants valides sont invités à se réunir place du Château, où ils recevront des pelles, des balais, etc., pour nettoyer la ville. Hommes, femmes, enfants, personne ne doit se soustraire à cet ordre. Des personnes des plus en vue de la ville donnent l'exemple et s'arment d'un balai, pour [débarrasser nos rues](#) des immondices laissés par les ennemis. Ah ! Si l'on pouvait, en même temps, balayer les Allemands. Enfin grâce à l'ardeur de tous, notre cité redevient propre.

Nous commençons le recensement de la ville. On a jugé utile de constater le nombre des personnes restées à Compiègne. Nous nous partageons les quartiers, je fais le recensement avec M. Grousseau, horticulteur. Partout nous sommes bien reçus et dans chaque maison nous affirmons notre foi en l'avenir : Les Allemands seront chassés, la France sera victorieuse.

### ***Vendredi 4 septembre 1914***

Après une matinée consacrée au recensement je reviens, place de l'Hôtel-de-ville, aux nouvelles. On a trouvé, dit-on, à la gare, un cercueil contenant les restes d'un officier français, tué d'un coup de lance. Ce cercueil a été, sans doute, abandonné lundi, lors du départ des derniers trains. Le pauvre officier inconnu va reposer à Compiègne et, quelque part, une femme, des enfants, des vieux parents peut être attendront vainement son retour. Vers 2 h des fantassins passent place de l'Hôtel de ville. Ils sont harassés. Leurs tuniques déboutonnées laissent voir leur poitrine ruisselante de sueur. Ces pauvres diables tendent leurs quarts aux Compiégnois qui les regardent passer, ils implorent un peu d'eau. Ce sont des ennemis, des barbares, et cependant on se sent pris de pitié.

Nous avons un nouveau commandant d'armes, le Hauptmann Sabath. Il s'installe à l'Hôtel de Ville, dans la salle du Conseil municipal. Un aumônier barbu qui l'accompagne prend la clef de la salle et la met dans sa poche. Ces messieurs font comme chez eux.

L'imprimerie du *Progrès*, confiée à la garde vigilante de l'ami Vaillant, reçoit la visite de clients auxquels nous ne tenons guère. On nous charge d'imprimer une proclamation du commandant d'étapes Sabath. L'atelier désert depuis plusieurs jours, se réveille et de nos presses sort ce chef d'œuvre de littérature germanique :

## *PUBLICATION*

Moi, le commandant d'Étapes, Je me charge à partir de ce jour de l'administration de l'étape de Compiègne, comprenant les localités suivantes :

### Compiègne et environs

En cette qualité je confirme les autorités locales, à la condition qu'elles exécutent strictement mes ordres, et je garantie à la population ma protection en tant qu'elle reste paisible.

Toute action préjudiciant les personnes de l'armée allemande, les installations de communication publique, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone, sera punie très sévèrement, n'importe que pareille action sera exécutée par des personnes de sexe mâle ou féminin.

A pareille punition s'exposera la commune sur laquelle ces crimes se passent. Les communes seront responsables des malfaiteurs et auront à supporter les punitions les plus sévères.

Toute personne criminelle mâle ou féminine *atrapée* en flagrant, sera immédiatement fusillée.

Toute localité, où des personnes, de l'armée allemande seront traîtreusement blessées, empoisonnées ou tuées, sera immédiatement incendiée.

Toute tentative sera atteinte par les mêmes punitions.

Pour ménager les intérêts de la population paisible je fixerai conjointement avec les autorités locales les livraisons à faire. La population est tenue de suivre exactement les ordres des autorités locales

*Compiègne, le 4 septembre 1914*

*SABATH*

Plusieurs autres avis officiels sont affichés ou annoncés sur les places. L'un d'eux est de nature à réjouir la population : on nous promet du pain pour demain. Pourvu que ce demain ne soit pas celui où l'on doit raser gratis.

Un autre avis nous fait savoir que nous ne pourrons plus aller ni à Margny, ni à Venette. Défense expresse de passer l'eau, non seulement sur le pont de bateaux, mais même en barque.

Cependant M. de Seront obtient une atténuation à cette rigueur. Les habitants de Margny, Venette, etc., apportant des denrées pour l'alimentation de la ville, pourront traverser le pont de bateaux, à 7 h. pour venir et à 10 h. pour s'en retourner.

Les curés des paroisses reçoivent de l'autorité allemande l'ordre de recommander au prône du dimanche le calme le plus complet.

Toutes ces mesures laissent supposer que les choses ne vont pas tout à fait au gré des Allemands. Ils se montrent fort nerveux ; ils n'ont plus la mine satisfaite des premiers jours. Que se passe-t-il ?

### ***Samedi 5 septembre 1914***

Mauvaise nouvelle ! La farine devient rare ; il y en a encore pour 3 jours, nous dit M. Cru. Mais après ! Il y a bien de la farine aux moulins de Vic-sur-Aisne, de Verberie, de Roilaye, mais comment l'aller chercher ? Il faudrait des chariots et nous n'en n'avons pas. Emprunter des voitures aux Allemands ? Ils seraient capables de garder la farine. Ayons confiance cependant, MM. Sacquin et Cru sont là et nous sommes persuadés qu'avec eux nous ne

manquerons pas de pain. Ces hommes sont capables de faire des miracles pour nous ravitailler.

Pour le moment nous avons du pain après en avoir été privés plusieurs jours en raison de la voracité des Allemands. Aujourd'hui les boulangeries peuvent fournir du pain aux compiégnais. Il n'est pas aussi bon qu'autrefois, mais c'est toujours ça.

Si Compiègne a du pain, Compiègne rive droite n'a plus ni eau ni gaz depuis la destruction du pont. On va étudier les moyens de donner satisfaction à ces frères compiégnais, séparés pour un temps du reste de la cité.

Un petit tour au *Progrès*. On y imprime une affiche en allemand, relative à la visite du château par des officiers de passage. Le *Progrès* va-t-il devenir l'imprimerie officielle de la kommandantur? Non, mais le *Progrès* est la seule imprimerie de Compiègne où l'on trouve encore quelqu'un. Tout ce que nous demandons c'est que les Allemands n'exigent pas que le journal reprenne sa publication. Publier le *Progrès* sous le contrôle des Allemands, jamais. A la Mairie, nous retrouvons toujours la même situation, les mêmes hommes.

Le rez-de-chaussée est allemand ; un petit drapeau attaché à la porte l'indique, hélas! Le premier étage demeure l'asile delà France. On y respire, on y travaille, on plaisante même à l'occasion, car rien ne saurait abattre des Français.

Des gens viennent en foule solliciter des passeports que leur délivre M. Poilane. Il y a parmi eux beaucoup de Noyonnais, désireux de regagner leur ville, calme et recueillie à l'ombre de sa belle cathédrale.

Si M. Poilane délivre des passeports pour Noyon, il ne peut en donner pour Margny et Venette. Ce droit lui est refusé par les Allemands qui, sur ce point, sont intraitables. Il ne doit y avoir aucune communication entre les deux rives de l'Oise, autres que celles établies le matin à 7 heures et 10 heures. Que d'habitants de Margny ayant laissé passer de quelques minutes l'heure de la « traversée » devront rester à Compiègne jusqu'au lendemain ; à moins qu'ils n'essayent d'aller passer par le barrage ou le bac de Jaux. Mais quel long détour... et puis, un coup de fusil est si vite tiré par les Allemands.

C'est que, pour le moment, ceux-ci sont très nerveux et peu disposés à la conciliation.

Le canon tonne toujours vers les plaines du Valois, toujours aussi près que mardi. L'effort allemand semble se heurter à une résistance des plus sérieuses.

Dans l'après midi nous voyons arriver une cinquantaine de prisonniers français. De très nombreux blessés allemands viennent encombrer nos hôpitaux.

On dit qu'une femme de Néry, âgée de 75 ans, a été placée par les Allemands en tête de leur colonne. Cela n'a rien d'in vraisemblable car nous avons vu mardi les Allemands placer des prisonniers anglais en tête d'une colonne qui partait vers Béthisy. Ils se faisaient ainsi un rempart de malheureux prisonniers qu'ils exposaient aux premiers coups des Français.

Les Allemands manifestent à l'égard des Anglais une haine féroce.

« Français, bons soldats, disent-ils, braves ; mais Anglais, méchants. »

Et souvent le mot « méchant » se traduit par un autre qui nous rappelle le paisible ami du bon saint Antoine.

[On raconte qu'à Monchy-Humières](#) les Allemands auraient assassiné un enfant de 13 ans qui les aurait comparés au calme ruminant à qui nous devons le lait. Est-ce vrai ? Nous le saurons plus tard.

De nombreuses maisons de Compiègne ont été pillées, saccagées de fond en comble. [Le joli village de Choisy](#) été incendié en partie. Une trentaine de maisons ont été brûlées, dit-on. On prétend que cet incendie est la conséquence de la mauvaise volonté avec laquelle la population de Choisy se serait pliée aux exigences allemandes. Nous saurons plus tard à quoi nous en tenir.

On raconte aussi qu'un officier anglais embusqué dans la forêt de Laigue aurait tué 10 Allemands et aurait réussi à prendre la fuite. L'histoire est belle, mais est-elle vraisemblable? Il paraît qu'une femme de Compiègne aurait été violée par un uhlan. Attendons les résultats de l'enquête.

Vers 6 heures du soir, l'aumônier allemand vient, avec un mauvais sourire annoncer M. de Seroux une grande victoire des Teutons. Les Français auraient, selon lui, été complètement battus à Lamécourt (?) entre Verdun et Reims.

M.de Séroux ne se laisse pas démonter. Très calme, il répond simplement :

« Vous connaissez les nouvelles, vous avez des journaux » Le pasteur pince les lèvres en constatant que son effet est raté. Il croyait consterner son interlocuteur par l'annonce d'une prétendue victoire allemande. Il n'a pas réussi!

Mais, s'ils sont victorieux, pourquoi les allemands font-ils si triste mine depuis deux jours ?

### ***Dimanche 6 septembre 1914***

Le canon tonne toute la matinée. Un paysan, requis d'amener à Compiègne une voiture contenant une dizaine de blessés, nous dit que l'on se bat à Taillefontaine.

Les racontars ne manquent pas. On affirme – d'où le sait-on ?- que [le général Pau](#) est à Attichy. Ce n'est pas vraisemblable. L'autre jour on le disait à Monchy.

A midi, un bataillon de grenadiers de la garde arrive en chantant. Les nouveaux venus sont installés au Haras. Ce n'est pas l'indice d'un prompt départ. Ne nous leurrions pas de folles espérances.

Les pillages continuent. M. Couttolenc a surpris quatre pillards dans la maison de M. de Segonzac. Il les a fait arrêter. Les voleurs ont été amenés, dans la matinée, à l'Hôtel de Ville pour comparaître devant une sorte de conseil de guerre. On prétend que d'autres soldats pillards auraient été fusillés la veille au soir à la grille du Parc. M. Boieldieu, qui les fit arrêter et déploya en cette circonstance un remarquable courage, nous a dit qu'il n'a vu aucune exécution, contrairement à ce que l'on raconte. Il sait que les deux soldats ont été jugés dans la salle du Conseil municipal, mais il ignore la sentence.

A 10h30, le commandant d'étape Sabath part en auto pour le Francport, où l'on pille le château du Marquis de l'Aigle. Lorsqu'il arrive les pillards ont disparu.

Le garde champêtre de Clairoix nous donne une nouvelle version des incendies de Choisy. Selon lui les Allemands auraient volé 15 francs à un vieillard. Celui-ci aurait frappé l'un des soldats d'un coup de bâton. Aussitôt le feu aurait été mis à la maison et le vieillard poussé dans les flammes. On aurait ensuite incendié la maison du boulanger qui refusait du pain aux Allemands et la ferme d'un cultivateur qui refusait des chevaux. Ceci se serait passé le premier jour de l'occupation. Deux jours plus tard, deux Allemands se trouvaient seuls à Choisy ; on aurait tiré sur eux et l'un d'eux aurait été blessé. Les deux autres seraient revenus et auraient incendiés un certain nombre de maisons. Nous enregistrons ces récits. De leur côté, les Allemands affirment qu'ils ne sont pas des incendiaires. Ils prétendent que lorsque l'on dit qu'une ferme brûle, c'est simplement une meule, incendiée par les paysans eux-mêmes, afin que les Allemands ne puissent profiter de la récolte!

Dans l'après-midi arrive M. Raymond Chevallier. Il revenait de Gisors avec une auto empruntée à des amis ; il fut arrêté par les Allemands près de chez lui, au Bois-de-Lihus, et amené à Compiègne. Là, les Allemands ont réquisitionné son auto. M. Chevallier devra s'en retourner à pied au Bois-de-Lihus.

Nous demandons s'il a des nouvelles! Il avait eu le *Journal de Rouen* de vendredi, mais les Allemands le lui ont pris. Il a pu lire que Compiègne était occupé par l'ennemi et que l'on s'était battu près de Senlis. Ce ne sont plus, hélas!, des nouvelles.

Il nous dit aussi ce qui est plus intéressant, que les Russes occupent Lemberg, capitale de la Galicie.

Les Allemands occupent Amiens. M. Chevallier a lu dans son journal une proclamation du maire Fiquet, contresignée par l'autorité allemande.

Il a lu également une proclamation du maire de Beauvais invitant les commerçants à laisser leurs boutiques ouvertes ; cela veut-il dire que les Allemands sont à Beauvais ou simplement que l'on redoute leur arrivée.

M. de la Granville nous rapporte lui aussi des nouvelles un peu fantaisistes peut-être, mais intéressantes à noter, car elles nous apprennent ce que l'on fait croire aux soldats allemands. Un sous-officier allemand lui a dit que le roi des Belges était prisonnier avec toute son armée, que Paris était investi, que Belfort était pris, que les Russes étaient battus, que l'Italie mettait sa flotte à la disposition de l'Autriche, que les Américains avaient canonné la flotte anglaise etc....

Et le sous-officier paraissait croire tout cela !

Tous officiers et soldats sont persuadés que c'est la France qui a voulu la guerre. Il est à peu près impossible de les détromper.

### ***Lundi 7 septembre 1914***

Comme le lundi précédent, celui-ci va-t-il marquer dans nos souvenirs ? Il y a 8 jours les Anglais nous quittaient pour faire place aux Allemands. Les Allemands vont-ils se retirer ce soir devant les Français ?

Hier soir, vers 9 heures, une vive fusillade se faisait entendre rue d'Alger. Les Allemands tiraient en l'air. C'était pour se faire ouvrir la maison M. de La Tullaye où était remise la voiture du commandant de place, ça pressait paraît-il. M. Poilane, qui habite la maison voisine parut à la fenêtre et fit patienter un moment les Allemands. Peu après, c'était une galopade vers l'Oise et presque tous les Allemands quittaient Compiègne.

A 9 h. 1/2 du soir, le commandant de place transportait son installation de l'Hôtel de Ville à [l'hôtel de la Passerelle](#), près du chemin de fer.

C'est ainsi que ce matin, nous trouvons la ville à peu près débarrassée d'Allemands. Le petit drapeau noir-blanc-rouge qui était sur le côté de la porte de l'Hôtel de Ville a disparu ; la plupart des Allemands avec lui. Cependant il y a toujours une quinzaine de soldats à la caserne, un factionnaire à la manutention, un autre au magasin à fourrages, quelques sentinelles au Rond Royal.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un autobus allemand stationne : on achève de dévaliser l'épicerie Ottmann.

Les Allemands en se retirant de l'autre côté de l'Oise ont emporté la clé de la salle du Conseil municipal. Dans cette salle, ils ont laissé un shako, un revolver, une bicyclette.

M. de Seroux a dû se rendre à Margny avec le commandant d'étape. Nous l'attendons son retour avec impatience, avec inquiétude.

Vers 10 heures, il revient, fatigué mais satisfait. Les Allemands semblent se préparer à un prompt départ. Ils ont manifesté l'intention d'ajourner au lendemain la délivrance de tous passeports, c'est chez eux, un signe d'inquiétude

Ils ont remis à M. de Seroux divers documents, notamment le courrier qu'ils ont trouvé à la poste. Détail amusant, parmi ces pièces se trouve le rapport journalier adressé depuis le 31 août par un fonctionnaire à ses chefs. La poste ne fonctionne plus, qu'importe un fonctionnaire modèle a établi chaque jour un rapport qu'il dépose consciencieusement dans la boîte...

Les Allemands vont-ils donc partir ?

On n'ose y croire et cependant il y a quelque chose! Leurs fourgons ont déjà pris le chemin de Noyon. Ils ont arraché leurs blessés de leurs lits d'hôpital et leur ont fait prendre la route de la retraite. Des malheureux blessés ont été trainés en brouette.

Les simples éclopés hospitalisés à l'école Hersan ne sont pas partis, mais ils sont prêts au départ.

Le pont à bateaux établi par les Allemands a été miné, dit-on. S'il saute, les Compiégnois ont déjà décidé ce qu'ils feraient : on ramènera les péniches demeurées en amont et dès leur départ on rétablira un nouveau pont sur lequel pourront passer les troupes françaises dès qu'ils arriveront.

Le canon fait rage. Pendant toute la matinée on l'entend. Il cesse brusquement vers midi. Vers 11h.1/2 un aéroplane allemand a survolé la ville. Il n'est pas encore très loin vers le sud, qu'on le voit s'élever brusquement, comme s'il voulait éviter un danger. C'est donc que pour l'ennemi le danger est là, tout proche.

Cette journée est interminable. On attend des événements qui ne viennent pas; on voudrait voir partir les Allemands qui ne partent pas. S'ils s'en vont, il en restera toujours au moins un à Compiègne : le cimetière du sud hospitalise le cadavre du jeune Von Putkamer, qui était, paraît-il, le fils du ministre des colonies de l'empire allemand.

Ce jeune officier de 21 ans, blessé dans un combat vers Béthisy, a été soigné à la Compassion. Il est mort après une agonie atroce et son enterrement a eu lieu aujourd'hui à 4 heures.

Un seul homme, le pasteur, a accompagné jusqu'à sa dernière demeure le cadavre du jeune allemand.

Dans la journée, des habitants de Béthisy nous donnent quelques détails sur les combats livrés dans leur région. Verberie et les deux Béthisy ont été pillés mais n'ont pas eu autrement à souffrir. Par contre, Saint-Sauveur a été éprouvé ; les Allemands s'y seraient conduits en véritables sauvages.

Les Allemands établissent à Verberie un pont de bateaux. On dit que des troupes françaises seraient à Sacy-le-Grand et que l'on aurait vu ce matin, des cavaliers français à Huleux.

Autant de nouvelles qu'il est impossible de contrôler.

L'attente est longue et angoissante. Petit à petit s'envolent les espoirs conçus le matin et il n'en reste plus guère lorsque vient la nuit.

### ***Mardi 8 septembre 1914***

Ils sont encore là ! Nous espérons en être délivrés, tout en n'osant croire à tant de bonheur. Ce matin, nous avons encore tous nos Allemands. Ils semblent encore plus confiants que la veille. Mauvais signe.

Cependant le canon tonne toujours. On l'entend même plus distinctement. S'est-il rapproché ou bien est-ce le vent qui nous l'apporte plus directement ? Quoi qu'il en soit, il est certain que les Allemands n'ont pas beaucoup avancé depuis 8 jours. Ils trouvent devant eux une résistance sérieuse.



S'il en avait été ainsi depuis la Belgique, ils ne seraient pas chez nous.

Un peu avant 11 heures, nous entendons un bruit de chevaux, de roulements de chariots. Nous allons voir encore défiler des Allemands. Nous regardons, des fenêtres de l'Hôtel de Ville. Un bataillon allemand passe; les hommes sont harassés, fourbus. Leurs sacs sont entassés dans des charrettes, où se vautrent des soldats, probablement trop fatigués pour marcher. Ces voitures sont conduites par leurs propriétaires, de bons paysans du pays de France, obligés d'abandonner leur village pour véhiculer les ennemis exténués.

Vers midi, d'autres soldats défilent encore dans les mêmes conditions. Ils chantent leurs hymnes qui ressemblent tant à des cantiques.

Quelle allure traînante, lourde, comme désespérée. Ces bataillons qui passent sont un pauvre troupeau s'en allant tristement vers la boucherie. Ces hommes ne reverront sans doute jamais leur Allemagne. Leurs dépouilles engraisseront nos champs et de leurs chairs sortira l'an prochain le bon blé français :

*Puisque tout meurt ce soir pour revivra demain,  
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre  
Puisque, sur une tombe, on voit sortir de terre  
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain.*

Victimes qui allez mourir pour votre César, beaucoup des vôtres sont déjà incorporés à la terre française. Tel ce jeune officier que l'on enterrait hier : ce malheureux, cet enfant de 21 ans, avait perdu les deux yeux, l'un de ses bras avait été emporté, une horrible blessure déchirait l'une de ses cuisses. Pendant deux jours il avait été abandonné sur le champ de bataille; les vers s'étaient installés en maîtres dans ses inguérissables blessures.

Transporté à la Compassion, il y mourait après une cruelle agonie. Tantôt, dans son délire furieux, il rêvait de combats et il voulait, aveugle, sanglant, recommencer à batailler contre les Français. Tantôt, d'une voix plaintive, suppliante, il appelait sa mère. Pas une fois le mourant ne parla de son père, le haut dignitaire de la cour impériale, l'un des complices de cette guerre criminelle....

Un Allemand nous dit aujourd'hui que [Maubeuge est pris](#) : 400 canons, plusieurs généraux, 45000 prisonniers seraient aux mains de nos ennemis.

Cette nouvelle manque de confirmation. Nous venons de lire le *Journal* de lundi, apporté par un voyageur qui a réussi à venir de Paris à bicyclette.

Ce journal nous apprend que le gouvernement s'est installé à Bordeaux et que la Triple Entente est devenue la Triple Alliance, résolue à aller jusqu'au bout c'est à dire jusqu'à la ruine définitive de l'empire allemand. Voilà une bonne nouvelle. Qu'importe, après cela, les tristesses de l'heure présente. Nous souffrirons, c'est entendu ; nous vaincrons, c'est certain. Les nouvelles confuses que nous trouvons sur les combats livrés par notre armée ne nous apportent rien de bien intéressant.

Les nouvelles de Russie ne sont pas aussi encourageantes que nous l'aurions désiré. Si les Russes allaient aussi vite si que les Allemands, ils se rapprocheraient vite Berlin ... et ils en sont encore bien loin.

Les télégrammes de Russie sont datés de [Pétrograd](#). Nous ne connaissons pas cette ville. Ce doit être le siège du quartier général de l'armée russe et si nous savions où elle se trouve, cela nous renseignerait sur la position de l'armée russe. Mais sur aucun atlas nous ne trouvons Pétrograd. C'est sans doute une localité de peu d'importance.

Le *Journal* nous apprend encore que nous avons un Pape et qu'il s'appelle [Benoit XV](#).

Il ne nous donne pas le nom famille du nouveau souverain pontife. Selon les uns ce serait un bénédictin, le cardinal Serafini (?). Le nom de «Benoit» choisi par le nouveau papa indiquerait assez des attaches bénédictines. D'autres pensent que le Pape serait le cardinal Serafino Vanutelli qui, déjà, avait eu des partisans au Conclave de 1903.

Nous ignorons quel est le nouveau chef de la chrétienté, mais nous souhaitons que le Père des fidèles ne voie pas périr un trop grand nombre de ses fils. Devant la puissance du Mai, représentés, par Guillaume le Sanguinaire et son vassal, le vieux François-Joseph, l'Homme Blanc du Vatican saura se dresser et revendiquer les droits de l'humanité !

### ***Mercredi 9 septembre 1914***

Grand fracas vers 6 heures du matin. C'est de l'artillerie qui passe, puis d'autres troupes arrivées, cette fois, par le chemin de fer (ligne de Roye). Dans la journée, quelques autres trains passent, mais ne s'arrêtent pas à Compiègne. Ils vont sans doute jusqu'à Verberie. On entend toujours le canon. MM Kœchlin et Le Barbier, artilleurs tous deux, supposent à une trentaine de kilomètres au sud-est. Dans l'après-midi, la canonnade semble un peu plus lointaine, mais toujours dans la même direction.

Allons, les Allemands ne sont pas encore à Paris, bien qu'ils soient tout de même un peu plus avancés que nous ne le croyions hier.

M. Caby arrive de Paris et nous apprend que la grande ville est toujours joyeuse, insouciant, se riant du danger. On chante des refrains patriotiques ; on va au cinéma. Heureux Parisiens !

M. Caby nous a apporté le *Matin* du 7. Nous y retrouvons les nouvelles lues hier dans le *Journal* du même jour. Les Russes ont dû remporter une grande victoire sur les Autrichiens, mais on ne dit rien de leur action contre les Allemands.

L'Italie affirme son désir de neutralité.....

Les Allemands paraissent plus nombreux aujourd'hui que les deux jours précédents. Ils semblent tout à fait chez eux. Ils installent les services télégraphiques et téléphoniques au château. Ils annoncent que le kronprinz viendra s'y installer avant la fin de la semaine. En attendant, il leur vient toujours des blessés. On en a amené plusieurs voitures à l'hôpital. Soignés par les médecins français, MM. Wurtz et Lucas, par les religieuses et les infirmières françaises, ils ne sont pas à plaindre.

Tout le personnel de l'hôpital est vraiment admirable. M. Wurtz surtout; il fait preuve du plus grand courage, d'un dévouement de tous les instants. Par de bonnes paroles il reconforte les gens. Il mérite la reconnaissance de tous.

M. Bouchez, l'économiste, est également digne de toute la gratitude des blessés français qui sont soignés à l'hôpital. Il fait des merveilles et, pour ravitailler l'hôpital, lorsque la ville était sans pain, il a dû accomplir des miracles d'énergie.

D'ailleurs, on ne le répétera jamais trop, tout le monde à l'hôpital est d'un dévouement sans bornes, depuis les religieuses jusqu'au brave concierge, Hugues, toujours debout.

Le commandant Sabath veille sur ses blessés; il faut lui soumettre chaque jour le menu qui leur sera servi le lendemain. Jusqu'ici, il s'est montré satisfait.

Mais, ces menus, pourra-t-on les continuer longtemps? Si cela se prolonge, les provisions deviendront rares et il ne sera pas très facile de les renouveler. Bien des choses manquent déjà; une allumette est un objet précieux; quant au tabac, c'est une rareté.

La veille de l'arrivée des Allemands j'avais distribué mes cigarettes à des soldats anglais.

Quatre seulement me sont restées. Je les gardais précieusement.

Dimanche, pour marquer le jour, j'ai décidé d'en fumer une. Mais M. Duflot, voyant que je fumais, m'a demandé une cigarette. Je n'ai pas osé refuser, mais tout de même, il ne se doutait pas du sacrifice que je faisais pour lui.

Aujourd'hui, j'ai ma récompense. Une cigarette m'a été offerte par M. Koechlin ; j'ai appelé avec ferveur la bénédiction des dieux sur la tête de cet homme généreux. Une cigarette ! Quel don précieux en ces jours de tristesse.

Quand pourrions-nous renouveler nos provisions de tabac?... et surtout, par quelle voie?... On continue à délivrer force passeports. C'est à croire que tout le monde veut se promener. Cela commence à impatienter notre Sabbath qui menace de ne plus laisser sortir personne. Il ne se doute pas, le vieux reître, que l'on a réussi à faire filer, à sa barbe et avec des passeports qu'il a bénévolement signés, des militaires français, des prisonniers évadés. M. Poilane a risqué gros mais il a sauvé des Français.

En venant chercher un laissez-passer une femme de l'Ortille nous dit que les Allemands ont emmené avec eux son fils âgé de 18 ans. Elle est sans nouvelle de lui depuis 8 jours. Ce fait est à rapprocher d'un autre constaté ce matin. En première ligne d'une colonne, on a remarqué un tout jeune homme, vêtu en ouvrier, coiffé d'un casque à pointe; peut-être un Français que les Allemands emmenaient avec eux, à la mort....

#### ***Jeudi 10 septembre 1914***

Journée fertile en émotions.

Dans la nuit, les lourds chariots allemands ont une fois de plus ébranlé le pavé de la rue de Paris. Fantassins, cavaliers ont fait toute la nuit un bruit d'enfer.

Encore des nouvelles troupes, pensait-on. Erreur, ces Allemands sont les même que nous avons déjà vu passer. Ils sont en retraite. La route leur a été barrée pas très loin au sud et ils nous reviennent en désordre.

Pour se consoler de leur échec, ils s'introduisent de force dans les maisons, ils pillent.

A l'Hôtel de Ville, M. Villette, qui en ces dures journées se montra d'un dévouement admirable, est réveillé au milieu de la nuit. Un officier lui demande brutalement la kommandantur. M. Villette explique qu'elle est transférée à Margny. L'Allemand ne veut rien entendre; il saisit M. Villette, sans égard à son âge, le traîne jusqu'à la porte du bureau de police et là l'envoie rouler sur le sol.

Un autre officier, témoin de cette scène sauvage, ne cache pas sa désapprobation. M. Martin a été également arraché de chez lui. Jusqu'au matin, il est traîné dans les rues obscures, par les Allemand auxquels, coûte que coûte, il lui faut procurer des logements.

Dans la matinée, les Allemands se barricadent. Ils creusent des tranchées depuis le Rond Royal jusqu'au cimetière du Sud, la Mare-Gaudry, rue de Paris et rue Saint-Germain ; ils installent des barricades à l'aide de voitures vides, de tonneaux, d'instruments agricoles. Dans l'après-midi ils démolissent des murs au Stand, à l'Usine à Gaz et commencent des retranchements de ce côté de la ville.

Des chariots, chargés probablement de nos dépouilles, encombrant la place de l'Hôtel de Ville. Vers 10 heures, sur un ordre bref, ils partent par la rue des Pâtisseries et la Porte-Chapelle. D'autres chariots sont ensuite attelés. Ceux-là s'en vont, par la rue de Paris, chercher de blessés vers Chevrières et Verberie.

Ces blessés viendront à l'hôpital et dans les hôpitaux auxiliaires remplacer ceux qui s'y trouvent actuellement et que l'on va évacuer sur Chauny.

Pendant toute la matinée, le canon gronde; le bruit devient de plus en plus fort. Certaines personnes prétendent même avoir entendu la fusillade, vers 2 heures.

L'inquiétude des Allemands paraît grande.

Plusieurs fois les fantassins mettent sac au dos, puis le reposent.

Les majors allemands font mettre plus en évidence les drapeaux de la Croix Rouge qui flottent sur les hôpitaux.

Un officier, un géant, dit près de nous à l'Hôtel de Ville, que la journée sera intéressante.

Mais de nouveaux Allemands arrivent ; ils semblent sortir de terre; pousser sur chaque pavé, la ville en est pleine. On loge de l'infanterie à la caserne Jeanne d'Arc; les officiers veulent être logés tout près de leurs hommes. La rue Pierre Sauvage, même, leur semble trop éloignée.

De l'autre côté de la ville, les Allemands logent chez l'habitant, boulevard Gambetta. Ils s'entassent dans les rez-de-chaussée, refusant les étages.

Ils n'osent habiter les nouvelles casernes : elles leur paraissent trop exposées. S'ils craignent ainsi, c'est bon signe.

Avec Leveau, je suis chargé de pourvoir au logement de 17 médecins, 125 infirmiers et 65 chevaux. Nous conduisons tout le monde à la vénerie Olry. En route nous échangeons quelques mots avec un jeune médecin, originaire de Mulhouse. Il a fait ses études à Berlin et exerce la médecine dans le grand duché de Bade. Il parle fort bien le Français. Il nous confirme la chute de Maubeuge, annonce une défaite des Russes. Il ne croit pas que l'Alsace-Lorraine puisse jamais redevenir française. A son avis, les Allemands seront vainqueurs.

Nous ne lui cachons pas nos sentiments tout autres, notre inébranlable confiance.

Nous lui affirmons que dans un an sa ville natale sera française.

Sceptique, il sourit.

La Vénérerie Olry lui convient pour loger ses hommes et ses chevaux, mais il reste à caser les médecins allemands. Nous n'avons pas de rue Molière, à Compiègne, pour y installer tous ces Diafoirus.

Ils ne veulent pas du château du comte Foy. Après une courte inspection, ils déclarent :

- Oh non, pas cette maison. Trop dangereux, trop exposé !

- Que craignez-vous donc ?

- Trop près de forêt. Toujours dangereux, forêt !

Il faut trouver autre chose. Quelques instants plus tard, les 17 médecins ont trouvé leurs 17 lits dans les villas des angles des rues Carnot et des Réservoirs.

Là ils dormiront sans crainte de la forêt menaçante.

C'est égal, ces officiers fringants n'ont pas le courage d'un simple civil français, d'un vieillard, M. de Seroux.

Cet homme a failli être fusillé. La menace l'a laissé impassible et il a continué à remplir son devoir. Ce matin on lui a annoncé que le maire de Senlis avait été mis à mort par les Allemands; il a dit les regrets que lui causait la mort de M. Odent mais n'a manifesté aucune crainte pour lui-même

Comme quelqu'un lui disait toute son admiration :

- Bah! répondit simplement M. de Seroux, tout cela abrégera mes jours de trois mois tout au plus !

### ***Vendredi 11 septembre 1914***

Journée fertile en événements, en émotions.

Compiègne, sous le canon, espère une fois de plus le départ des Allemands.

La nuit avait été relativement calme, malgré l'énorme affluence d'Allemands logés au Haras,

dans les casernes ou chez l'habitant.

Au cours de la nuit on a amené de nombreux blessés venant, dit-on, de Verberie, Fontaines-Corps-Nuds, Pontarmé, etc. Les hôpitaux sont pleins. Le docteur Wurtz se donne tout entier à sa tâche. Les religieuses, les infirmières font preuve d'un dévouement de tous les instants. La baronne Fain, la princesse Guy de Lucinge, Mme de Moussac, Mme Boucher, bien d'autres encore passent les nuits au chevet des blessés français, anglais, allemands.

Les charretiers qui ont amené les derniers convois de blessés ont vu beaucoup d'allemands sur les routes, mais pas de français.

Cependant le bruit se répand que nos soldats ne sont pas loin. On prétend que le 21<sup>e</sup> dragon aurait été vu à Arsy et aurait même poussé une pointe jusqu'à Jaux. La fin de la journée nous dira ce qu'il faut penser de ces nouvelles.

Vers 3 h. 1/2 du matin, les Allemands ont quitté Venette, mais on ne peut nous dire dans quelle direction.

Au lever du jour, le cadavre d'une femme à demi-nue est trouvé placé aux Herbes, le crâne fracturé. Il s'agit d'un suicide. La victime est une pauvre femme d'environ 35 ans, restée seule avec un enfant de 6 ou 8 ans. Depuis quelque temps elle avait l'esprit troublé. Hier elle était venue à la mairie apporter 10 francs que l'on devait, disait-elle, donner aux Allemands afin qu'ils ne fassent pas de mal à la ville! Dans la nuit elle s'est jetée par la fenêtre. Pauvre femme !

Rue des Pâtisseries, vers 9 heures, je rencontre M. Gournay. Il était parti le 30 août pour conduire sa famille dans la Mayenne et revient à Compiègne partager nos dangers. Hier soir il arrivait à sa ferme d'Aiguisy où il a caché son auto. Ce matin, il est arrivé à Compiègne d'où il compte repartir, après avoir déjeuné chez M. Piquet-Duc pour aller à Montdidier. Il reviendra ensuite et rapportera des journaux. En attendant ces journaux, il nous donne de grandes, d'heureuses nouvelles.

Les Allemands ont été battus et rejetés sur Montmirail. L'armée autrichienne de Galicie a été anéantie par les Russes.

Les Serbes et les Monténégrins sont à Sarajevo.

Enfin une nouvelle plus effarante que toutes les autres! M. Gournay a appris, en passant à Alençon, de la bouche même du secrétaire général de la préfecture de l'Orne, que [les Russes débarquaient en France](#). C'est invraisemblable, c'est fou !

Par la Baltique, un transport est impossible sans livrer combat à la flotte allemande.

Par la Méditerranée, impossible également. La Turquie germanophile n'aurait pas laissé violer les détroits.

Alors ! Alors ! Il restait la mer Blanche, l'océan Glacial !

Et il paraît que l'on avait conçu l'audacieux projet d'embarquer à Arkhangelsk les troupes russes de Sibérie. Le port n'est pas encore pris par les glaces à cette époque de l'année.

Les troupes auraient été amenées au nord de l'Ecosse, auraient traversé l'Angleterre par la Manche et débarqueraient en France !

Ce fait, sans précédent dans l'histoire, n'est pas croyable. Cependant il n'est pas impossible; une seule chose est impossible, la Victoire de l'Allemagne.

Rapprochons de cette nouvelle, qui tient du merveilleux, les paroles prononcées l'autre jour, à la Chambre des Communes, par M. Asquith. Le ministre aurait déclaré que nous étions à la veille d'événements qui allaient étonner le monde.

Ne faisait-il pas allusion cette tentative hardie de l'armée russe?

A ces fantastiques nouvelles, M. Gournay ajoute quelques renseignements qui nous touchent de plus près. Il n'y a jamais eu d'Allemands à Beauvais mais seulement la crainte

d'en avoir. Les dragons français ont été vus à Cressonsacq.

Je quitte M. Gournay et je rencontre M. Dichamp qui revient de Paris.

Il dit combien à Paris la vie est joyeuse et confiante. La guerre, la perspective d'un siège, cela n'effraie personne. La grande distraction des Parisiens est de regarder les avions allemands, les « Taubes » qui viennent jeter quelques bombes inoffensives ou des paquets de fausses nouvelles.

A Paris, une armée formidable est rassemblée. A nos troupes métropolitaines s'ajoutent nos contingents africains, les canadiens, etc.

On demande à Dichamp s'il a entendu parler du débarquement des Russes en France? Non.

Un petit sous-lieutenant français qui se trouve parmi les blessés de l'hôpital dit que nos troupes sont parfaites, pleines d'entrain et ont la plus absolue confiance.

Quant à lui, son seul désir serait de se procurer des vêtements civils afin de pouvoir rejoindre l'armée française.

On signale trois soldats allemands qui, eux aussi, cherchent des vêtements civils... afin de désertier l'armée de leur kaiser.

Cependant, en général, les Allemands croient à la victoire de leurs armes. On les a persuadés que Compiègne était à la porte de Paris. M. Lacour veut en détromper quelques uns. Ils refusent de le croire lorsqu'il leur affirme que Compiègne est à 80 kilomètres de Paris. Pour les convaincre, M. Lacour est obligé de leur montrer un atlas, trouvé dans une école de la ville. Les Allemands mesurent sur la carte, poussent des exclamations. Sont-ils enfin convaincus? On ne le dirait pas.

Si les officiers allemands trompent ainsi leurs soldats, eux-mêmes sont trompés.

On leur a fait croire que c'est la France qui a voulu la guerre. Comme M. de Seroux se plaignait à l'un des réquisitions exagérées imposées à la ville, l'officier lui dit :

- C'est la guerre! Pourquoi nous avez-vous fait la guerre?

J'ai revu, ce matin, les médecins casés la veille, avec tant de peine, dans le voisinage de la vénerie Olry. Le logis ne leur convient pas encore « il est trop dangereux, disent-ils, trop exposé, trop près de la forêt où il pourrait y avoir des tirailleurs ».

Quelle prudence !

On me dit, un peu avant midi, que l'on a aperçu trois dragons français entre Jaux et Venette. Aussitôt une vive fusillade a crépité et les dragons ont disparu. Pendant le déjeuner, on entend des troupes qui défilent à grand bruit dans la rue de Paris. Encore des Allemands qui arrivent ? Non ! C'est la retraite qui commence! Et pour la rendre plus lamentable encore, la pluie se met à tomber.

Combien triste — joyeux pour nous — ce défilé de fantassins, de 14 pièces de canon, de cavaliers fourbus, d'officiers marchant pêle-mêle avec leurs hommes se hâtant vers le pont de bateaux.

Les soldats, pour se garantir de l'impitoyable averse, s'enveloppent dans des couvertures volées ; nous en voyons qui ont pris des tapis de table en guise de manteau; il y en a même quelques-uns qui abritent leur casque à pointe... sous des parapluies!

Tous les Allemands ne sont pas des brutes: un jeune officier, le bras en écharpe, se présente à l'Hôtel de Ville et demande à parler à M. de Seroux, Il vient le remercier de la façon dont les blessés allemands ont été soignés dans nos hôpitaux.

- J'ai des fils soldats, répond simplement M. de Seroux, je souhaite qu'ils soient traités avec humanité.

Après avoir remercié de nouveau, l'officier allemand remet à M. de Seroux un paquet de cartes adressées par des blessés français à leurs familles.



- Je ne puis les faire parvenir, dit l'allemand; vous le pourrez peut-être bientôt, voulez-vous vous en charger.

Ayant accompli ce service, le jeune officier salue et se retire, pendant que sous la pluie, les soldats du kaiser continuent leur triste promenade.

A 3 heures on entend le canon, mais non plus lointain, assourdi, comme les jours précédents. Il tonne tout près de nous. Les batteries allemandes des hauts de Margny répondent aux batteries françaises. On dit que celles-ci seraient installées à Varanval. Elles tirent sur les tranchées que les Allemands ont faites entre la maison Fournier Sarlovèze et l'Oise.

Le duel d'artillerie se poursuit pendant vingt minutes. Les coups se succèdent sans interruption. Bien des gens sont apeurés et cependant quelle douce musique que celle de nos canons ! Elle sonne notre délivrance, elle réjouit l'amé et, volontiers, on chanterait, comme au temps de l'indivisible :

*Vive le son, vive le son du canon.*

J'avais été faire un tour à la maison pour voir si l'on ne s'inquiétait pas trop de tout ce vacarme. Etat moral parfait. Une ouvrière est venue travailler ; elle voudrait bien retourner chez ses parents, mais elle n'ose s'aventurer seule dans les rues. J'offre de la raccompagner. Aussitôt la voilà rassurée et pourtant ce n'est pas ma présence qui pourra la garantir du danger.

Après l'avoir reconduite à son domicile je retourne à la mairie. Il pleut toujours ; il y a à l'Hôtel de Ville M. de Seroux, M. Martin, MM Le Barbier, de Moussac, de Magnienville, Le Bargy, le personnel de la mairie, venus à leur poste malgré la canonnade, malgré la pluie.

La canonnade hâte le mouvement de retraite des Allemands. Elle cause aussi quelques dommages à Compiègne. Le premier obus français a atteint le toit de la buanderie de l'hôpital ; le second a labouré le jardin de l'hospice ; le troisième a éventré la maison Bazin, boulevard Gambetta. Un shrapnel est venu jusque dans la chambre de M. Lacour, voyer de la ville.

Quatorze allemands ont été blessés dans la tranchée, près de la rue Charles Demonchy.

A circuler ainsi sous la pluie, je suis tout trempé. Mes chaussures font eau. Il faut absolument que j'aie me changer.

On me dit qu'il est plus prudent de rester à l'Hôtel de Ville, pendant que les obus arrivent. Je ne partage pas cet avis. Il y a bien des chances pour que les obus ne m'atteignent pas, tandis que si je reste les pieds dans l'eau je suis certain d'un rhume, de la bronchite. De deux dangers, il faut choisir le moindre et je profite un moment où la pluie cesse un peu pour aller changer de souliers..

A mon retour à la mairie, j'apprends de nouveaux événements.

M. Fleuret et M. Lebargy étaient montés au beffroi afin de scruter l'horizon, de voir s'ils n'apercevaient point d'uniformes français. Deux officiers allemands montent derrière eux et s'imaginent que nos deux compatriotes sont là pour faire des signaux aux Français. M. Fleuret, qui porte le brassard bleu de la police municipale, n'est pas inquiété. Mais M. Lebargy est arrêté, fouillé, conduit chez lui où les Allemands perquisitionnent. Finalement, il est relâché.

Vers 5 h.1/2, on voit des troupes allemandes descendre du coteau de Margny Quelques cavaliers, des fantassins, des chariots, des blessés. Tout cela stationne longuement place de l'Hôtel de Ville, tandis que la rue Mounier est pleine de chariots prêts à partir.

Deux chariots de ces convois sont conduits par des charretiers de M. Camus. Ces braves gens avaient été emmenés lundi par les Allemands qu'ils avaient accompagnés jusqu'à Verberie. Puis ce fut la déroute. Les Allemands laissèrent beaucoup des leurs par là et durent

se replier en tout hâte. Ils ont la sensation d'être complètement environnés des Français, nous disent les charretiers.

Vers 6 h.1/2 du soir le canon qui s'était tu reprend sa mâle chanson. Il semble plus près encore cette fois, ses grondements se répercutent, deviennent terribles ! Et la nuit qui vient rend cette soirée plus tragique encore.

Pourtant quelqu'un circule malgré la nuit, malgré l'eau qui tombe, malgré le canon. C'est la docteur Wurtz que l'on a appelé près d'une femme de Venette ou de Royallieu. Sans souci du danger il va où le devoir l'appelle.

Bientôt c'est la nuit noire. Tout se tait. Que nous réserve demain ?

### ***Samedi 12 septembre 1914.***

Que va être cette journée. Hier, on prévoyait le prompt départ des Allemands.

Ce matin, ils sont encore là et, comme chaque jour, je vois un factionnaire à [la Manutention](#).

Il semble veiller avec un soin jaloux sur mon ami Raoul Lefèvre qui depuis l'arrivée de l'ennemi, est chargé de la distribution du pain à la horde.

Tâche éreintante et non sans danger. L'autre soir, son travail ne se terminait qu'à 10 h. du soir et il lui fallut, en pleine nuit, regagner son domicile. Naturellement il fut arrêté par une patrouille avec une douceur que nos vainqueurs d'un moment savent mettre à ce genre d'opérations. Le lendemain, il demandait et obtenait du Hauptmann un laissez-passer en règle, ce qui lui permit de rentrer chez lui sans trop de difficultés. Arrêté, il montra son précieux papier, devant lequel les Allemands firent le salut militaire.

Nos ennemis ne sont d'ailleurs pas avares de saluts. Ils font volontiers le salut militaire en passant devant [la statue du Major Otenin](#) tué en défendant Compiègne contre leurs pères, il y a cent ans. Ils saluent également la médaille de 1870 de M. de Moussac.

Mais, aujourd'hui les Allemands ne songent guère aux marques extérieures de respect. Ils sont inquiets; leur nervosité frise l'effolement.

Ils installent de nouvelles lignes de défense. Ils se retranchent dans le cimetière de Venette ; ils ont des canons sur les hauteurs, à Margny, au Réservoir des Eaux.

Le boulevard Gambetta est devenu un rempart ; les maisons Rohan-Chabot, Ternisien, l'école Saint-Germain sont transformées en blockhaus. Défenses analogues de l'autre côté de la ville, vers Choisy et la route de Soissons.

À l'école Saint Germain, les Allemands retiennent prisonniers M. Caron, instituteur, et les réfugiés de Verdun, hospitalisés dans ce local. Le voyer de la ville, M. Lacour, qui s'était rendu à l'école Saint-Germain, y est également retenu. Les Allemands prétendent que ces personnes se trouvant dans leur ligne de défense ne doivent plus en sortir.

La vérité c'est que l'ennemi, avec sa férocité habituelle, veut se faire un rempart de ces français contre une attaque française. La preuve, c'est qu'ils obligent l'instituteur, M. Caron, à monter au premier étage, c'est-à-dire l'endroit le plus exposé en cas d'attaque ou de bombardement.

Un employé des postes qui, depuis l'arrivée des Allemands sert bénévolement dans la police municipale, est envoyé à Margny pour une mission auprès du commandant d'étape. Il est retenu comme prisonnier.

M. de Seroux multiplie les démarches auprès du commandant Sabath et des généraux. Il réussit à obtenir vers 10 h. la mise en liberté de M. Lacour. Il revient à la charge et finit par obtenir également la délivrance de M. Caron et des réfugiés de Verdun. A remarquer que les réfugiés hospitalisés à l'école Saint-Germain sont des femmes, des vieillards, qu'il y a parmi eux des enfants de moins de cinq ans.

Mais les Allemands sont si affolés qu'ils arrêtent un peu tout le monde. Hier soir, ils ont arrêté, malmené et détenu pendant vingt minutes M. Poilane qui, vers 9 h. se rendait à la mairie.

Le 1er septembre, c'était Vaillant que l'on mettait en état d'arrestation, après lui avoir pris deux chevaux, appartenant à l'armée, et qu'il avait reçu l'ordre de conduire au champ de courses.

Lorsqu'ils ne s'amuse pas à molester les gens, les Allemands volent. Ce matin, ils ont repris le pillage de l'épicerie centrale où pourtant ils n'avaient pas laissé grand-chose l'autre jour ; ils ont envahi le presbytère de Saint-Jacques, vidé la cave de M. Dejardin et accompli beaucoup d'autres exploits tout aussi héroïques. M. le docteur Wurtz nous donne quelques idées sur les événements de la veille. La canonnade du soir a tué deux allemands et en a blessé 18, rue de Paris.

Plusieurs maisons du quartier Saint-Germain ont été endommagées par les obus mais aucun français n'a été atteint. Le logement de l'économiste des Hospices, M. Bouchez, est criblé d'éclats et de shrapnells.

A 1h.1/2, M. de Seroux est seul à la Mairie. M. Martin, les employés qui demeurent dans la zone de défense allemande sont probablement bloqués chez eux. Compiègne se trouvait déjà coupé en deux, depuis que le passage de l'Oise était interdit. Voici maintenant la ville est séparée de toute la partie située au-delà du boulevard Gambetta.

Quelle administration méfiante, tatillonne, sottise que cette administration militaire allemande. Ces gens sont capables des plus incroyables folies. Tout leur porte ombrage, une femme qui passe est suspecte : Mme Onimus voyant que l'on dévalisait la maison de M. Fournier Sarlovèze, voulut en avvertir la mairie. Elle laissa chez elle sa mère octogénaire, traversa la ligne de défense et vint à l'Hôtel de Ville. Lorsqu'elle voulut s'en retourner, impossible. Une consigne idiote l'empêcha de regagner son logis, d'aller rassurer sa vieille mère inquiète, isolée au milieu de la soldatesque allemande.

Autre exemple, M. Couturier, directeur de l'électricité, avait été mandé par le commandant de la gare pour installer la lumière électrique à la gare. Pour aller à la gare, il faut traverser l'Oise ; pour traverser l'Oise, il faut un laissez-passer, signé du commandant d'étape; pour avoir ce laissez-passer, il faut traverser l'Oise puisque le commandant est à Margny. Impossible donc de se rendre à la gare et M. Couturier, requis par l'autorité allemande d'aller de l'autre côté de l'eau était empêché d'y aller par cette même autorité!...

Cette journée, pluvieuse, est mortellement triste. De rares soldats en ville, des passants plus rares encore ; un silence de nécropole, à peine quelques coups de canon. Ce n'est pas à cela que l'on s'attendait après les événements d'hier.

Les Français sont là, tout près de nous. Vont-ils attaquer, essayer d'enlever Compiègne de vive force. M. de Seroux ne le croit pas et rassure ceux qui manifestent des craintes. Il pense que l'armée française va plutôt encercler la ville, menacer la retraite de l'ennemi, délivrer ainsi Compiègne sans combats, sans risques pour les habitants.

Une autre question est assez grave : nous sommes menacés de famine. Nous avons encore de la farine et de la viande pour quatre jours. Bloqués comme nous le sommes, le ravitaillement va devenir impossible si la délivrance n'intervient pas.

Il ne nous restera plus qu'à tirer à la courte paille, comme dans le Petit Navire, pour savoir qui sera mangé. Mais, d'ici quatre jours, bien des événements peuvent se produire.

Le bruit a couru qu'un parlementaire était venu sommer les Allemands de quitter Compiègne. En attendant la délivrance, je rentre la maison plus tôt que d'habitude, chose qui ne m'était pas arrivée depuis douze jours; je prends un livre, je lis.

Je ne sais quel instinct me dit que nous allons revenir à la vie normale.

J'ai eu bien tort de passer ma soirée d'hier à la maison. Je n'ai pas vu partir les Allemands, car ils sont partis !

La nouvelle m'est annoncée ce matin. En même temps on m'apprend qu'ils ont tiré des coups de fusil sur M. Faucher, tripier, qui se rendait à son jardin du bord de l'eau.

Heureusement ils ne l'ont pas atteint.

En s'en allant, les Allemands ont fait sauter leur pont de bateaux. Les 8 péniches ont été coulées, entraînant dans l'eau le mobilier des marinières. Ces pauvres gens ont perdu leur bien, leur gagne pain.

L'ennemi a également fait sauter le pont du Bac-à-l'Aumône et incendié le chantier de construction de M. Legrand. Hier soir, vers dix heures, cela formait, vers Choisy, un immense brasier. Compiègne respire enfin. Il y a cependant encore des Allemands.

Plusieurs sont cachés dans la ville, attendant l'arrivée des troupes françaises pour se rendre. Vers 7 h. 1/2 du matin, on aperçoit un hussard allemand sur le bord de l'eau. La foule serait disposé à lui faire un mauvais parti, mais le hussard tient tête et rejoint quelques camarades vers la place aux Fourrages.

A 8 h. 1/2, deux dragons français passent rue des Chevreuils, rue de l'Oise, rue Martel, explorant, recueillant des renseignements. D'autres sont arrivés place de l'Hôpital. C'est une patrouille du 16° dragon de Reims, commandée par le lieutenant Dors de Lastours, fils du général. Elle est accompagnée d'un chasseur cycliste du 18eme bataillon, et d'une auto mitrailleuse conduite par M. Chrétien, ingénieur-électricien à Paris, ami de M. Martin.

De tous les jardins on apporte des fleurs, on en couvre les dragons, on accroche des bouquets au harnachement de leurs chevaux, on acclame nos soldats, on les embrasse. C'est plus que de la joie, c'est du délire. Toute description est impossible. Il faut avoir vécu ces minutes inoubliables.

En ville, les boutiques s'ouvrent. Les drapeaux paraissent aux fenêtres, nos trois couleurs flottent de nouveau sur l'Hôtel de Ville. Des bouquets sont déposés à la statue de Jeanne d'Arc et un étendard tricolore est placé entre les bras de l'héroïne.

M. Dumars veut calmer cette exubérance. Il conseille de rentrer les drapeaux. Les Allemands peuvent, revenir, dit-il. On ne l'écoute pas. La foule, de plus en plus nombreuse, acclame avec frénésie les dragons qui stationnent devant le café de la Cloche. Un léger repas est offert à nos cavaliers qui repartent bientôt pour aller rendre compte de leur mission.

A peine sont-ils à Saint-Antoine qu'une fâcheuse nouvelle se répand : un cycliste vient dire que des uhlands arrivent par la route de Crépy. Il n'est pas impossible que des cavaliers ennemis, attardés dans leur retraite, viennent traverser la ville.

Mais cette impression dure peu. Beaucoup de gens, hommes, femmes, des enfants même, s'arment de pelles et de balais et, spontanément, vont nettoyer les casernes, laissés par les Allemands dans un état de malpropreté impossible à décrire. Les Compiégnois veulent que les soldats français puissent, ce soir, coucher dans des casernes propres.

En attendant l'arrivée des troupes françaises on va visiter [les retranchements des allemands](#) et aussi les dégâts causés, vendredi, par les obus.

Le toit de la salle du cercle de Saint-Germain, rue de Paris, a été crevé par un obus. Deux compagnies allemandes, qui cantonnaient dans ce local ont été sérieusement éprouvées. Elles ont eu deux morts et de nombreux blessés. Les deux morts ont été enterrés par leurs camarades dans un jardin en face sous 50 centimètres de terre à peine.

Un hussard français a été tué hier à Royallieu. Son corps a été déposé à l'école de Royallieu. On va le ramener à l'église Saint-Germain, où M. l'abbé Humbert offre de faire un

service pour ce petit soldat de France mort pour la délivrance de Compiègne. Déjà les habitants de Royallieu ont ouvert une souscription et préparé une gerbe tricolore qu'ils déposeront sur le cercueil.

Pendant toute la matinée, c'est par la ville un interminable défilé de gens qui vont, avec des gerbes et des bouquets, au devant de nos soldats. A 11 heures, un sous-officier et deux dragons arrivent rue Saint-Corneille.

On leur dit que la première patrouille a été attaquée en forêt. Ils retournent aussitôt. Cinq minutes plus tard, une auto mitrailleuse arrive à l'hôpital. Elle ramène trois prisonniers allemands, dont un blessé. On fleurit l'auto, on acclame nos soldats. On dit que, dans cette matinée, les Français ont fait 92 prisonniers, entre Lacroix et Compiègne.

De l'autre côté de l'Oise, arrivent les chasseurs d'Afrique. Ils se dirigent vers Clairoix où ils sont attaqués par un détachement d'uhlans, embusqués dans la propriété Pluchart. L'officier français est blessé, mais veut quand même rester en selle.

On voit bientôt, surtout sur la rive droite, des soldats de toutes armes, chasseurs à pied, artilleurs, tirailleurs algériens.

Des régiments défilent. D'autres arrivent par le train et c'est pour nous une véritable surprise en même temps qu'une grande joie d'entendre le sifflement de nos locomotives.

Dans l'après-midi, ont lieu les obsèques du hussard Camille Even, tué à Royallieu. Bien que la cérémonie n'ait pas été annoncée, 3.000 personnes suivent le convoi. En tête du cortège marchent M. Decosse, sous-préfet, rentré le jour même à Compiègne, M. Martin adjoint, M. Martin, médaillé de 1870.

A l'église Saint Germain. M. le chanoine Humbert prononce une émouvante allocution et, au cimetière du Sud, M. Martin salue, au nom de la ville, la dépouille glorieuse du soldat de France mort pour nous.

Pendant que se déroule cette impressionnante cérémonie, nous faisons, MM, Poilane, Le Barbier, Trouvé et moi une enquête dans certaines maisons pillées par les Allemands. Nous ne pouvons visiter toutes celles ci, mais ce que nous voyons suffit à nous édifier : officiers et soldat allemands sont aussi voleurs, aussi malpropres les uns que les autres.

Heureusement que nos troupes font bonne chasse et qu'après avoir délivré Compiègne, elles délivreront la France !

Nous arrêtons là la publication de ces notes prises au jour le jour, dès le début de la guerre. Les journées qui suivirent le départ des Allemands offrent moins d'intérêt aujourd'hui et il ne me paraît pas nécessaire de rappeler un à un les incidents qui passionnaient notre population.

Cependant, avant de clore le chapitre de nos souvenirs, rappelons encore quelques faits que nous retrouvons dans notre mémoire.

Le 30 août, le 13<sup>e</sup> territorial quittait Compiègne et embarquait à destination de Laval.

L'officier de détail, M. Varcassel, vint trouver M. de Seroux et lui dit:

- Nous avons environ 300 bœufs au champ de course. Nous vous les laissons. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Un peu embarrassé du cadeau, M. de Seroux songea immédiatement aux moyens de soustraire ce troupeau à l'avidité des boches qui pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Il fallait absolument diriger ces bœufs sur Paris.

M. de Seroux s'entretint de cette affaire avec M. Cassier et celui-ci découvrit l'homme dévoué qui se chargerait de la mission de conduire les bœufs à Paris.

Cet homme était M. Pigeaux, frère du boucher compiégnais.

M. Pigeaux partit avec 280 ou 300 bœufs s'arrêtant, lorsque le repos était nécessaire aux

bêtes. Celles-ci pâturaient en chemin.

On devine combien un tel voyage était lent, fatigant, périlleux. Les Allemands arrivaient rapidement et faillirent rattraper M. Pigeaux à Pontarmé.

Cependant malgré toutes les difficultés, M. Pigeaux put accomplir sa mission; il arriva à Paris et remit le troupeau à l'intendance. Il ne manquait que six ou sept bœufs égarés en route.

M. Pigeaux voulut retrouver les animaux perdus. Il revint en automobile vers Compiègne, mais il fut arrêté par les Allemands à Senlis. On le garda pendant quelques jours puis il fut relâché.

Il avait ainsi sauvé un troupeau d'une valeur de 80 000 Fr. environ. Grâce à lui les propriétaires des animaux purent rentrer en possession de cette somme.

À côté du dévouement de M. Pigeaux, il convient de rappeler celui de M. Boidard, receveur municipal.

Dès l'arrivée des Allemands, un officier, jeune freluquet, vint à la mairie et demanda la caisse municipale.

M. de Seroux le fit conduire chez M. Boidard.

L'officier allemand demanda au receveur de lui ouvrir la caisse. Elle ne contenait que 830 Fr.

- Comment, s'écria l'officier, une si petite somme dans la caisse d'une grande ville comme Compiègne ! Ce n'est pas possible ! Montrez vos registres.

M. Boidard montra les registres. L'officier les compulsait avec soin et dut s'incliner. Les écritures paraissant parfaitement en règle, accusaient une encaisse de 830 Fr. seulement.

Il empocha la somme et se retira.

M. Boidard avait réussi à faire sortir de sa caisse une somme de 50.000 Fr. qui avaient été remise à MM. de Seroux et Poilane. Ceux-ci l'avaient déposée en lieu sûr et les registres avaient été arrangés de façon à tromper la perspicacité des Allemands.

Au risque de sa vie, M. Boidard a ainsi conservé une somme de 50.000 Fr. à la ville de Compiègne.

La ville eut l'heureuse fortune d'échapper à toute contribution de guerre pendant le séjour des Allemands. Cependant elle eut à donner une somme de 5.000 francs, non à titre de réquisition pour l'armée, mais pour les menus besoins de l'état-major de Von Kluck.

Voici comment les choses se passèrent. Un officier de l'état-major de Von Kluck se présenta à la Mairie.

- M. le Maire, dit-il à M. de Séroux, je viens pour une petite réquisition... 11 faudrait 5 000 Fr. en argent pour les besoins de l'état-major du général.

- Bien, dit M. de Seroux, je trouverai cette somme.

- Il faut aussi des cigares, du tabac, des cigarettes.

- Je ne sais, répliqua M. de Seroux, si je pourrai vous en donner. Vos soldats ont volé tout ce qui restait dans les magasins.

- Vous ferez pour le mieux. Il faut également du chocolat, du sucre, du café.

L'énumération n'en finissait pas.

M. de Séroux s'occupa de rassembler ce qu'exigeaient les Allemands.

L'argent d'abord, M. Dublon, qui avait mis en sûreté l'avoire de la Caisse d'Épargne, pu fournir les 5.000 Fr., mais cette somme était en billets et les Allemands voulaient de l'argent.

M. Poilane fit le tour de la ville, alla chez les commerçants, chez les particuliers; il réussit à trouver la plus grande partie de la somme en pièces de quarante sous, de vingt sous,

de dix sous. La somme se complétait par un rouleau d'or.

Pendant ce temps, M. Trouvé recherchait du tabac. Il réussit à découvrir une certaine



quantité de cigarettes et de cigares. On se procura également de la poudre de cacao pour remplacer le chocolat introuvable.

Le lendemain matin, tout cela fut mis sur une brouette que M. Desessart, accompagné de M. de Seroux, poussa jusqu'au Château.

A la grille attendait l'officier. Il prit sur la brouette plusieurs paquets de cigarettes et les jeta à ses camarades qui étaient dans la cour du château. Puis il entra avec M. de Seroux et fit l'inventaire de ce qu'on lui apportait. L'argent fut compté avec soin ; tout à coup l'officier allemand aperçut le rouleau d'or. Il le caressa amoureusement.

- De l'or ! De l'or, répétait-il, les yeux brillants de convoitise.

Puis se décidant tout d'un coup :

- ça c'est pour moi !

Et il mit le rouleau d'or dans sa poche.

Rappelons encore un autre incident qui eut lieu à Chevrières le 2 septembre.

Le 1 septembre la cavalerie anglaise avait évacué Chevrières et les Allemands s'y étaient installés. Deux mitrailleurs anglais, séparés de leurs camarades étaient restés. Ils installèrent leur mitrailleuse derrière un épaulement, près de la gare de Chevrières, face au chemin par lequel arrivaient les Allemands. Lorsque ceux-ci arrivèrent la mitrailleuse anglaise en faucha deux douzaines et causa un certain désarroi parmi la colonne allemande qui se crut attaquée par une force sérieuse.

Les deux Anglais profitèrent de ce désordre pour s'enfuir et allèrent se cacher à la ferme de Quesnoy appartenant à M. Langlois, conseiller général, Ils se dissimulèrent dans une voiture de foin, où ils restèrent jusqu'au lendemain.

Le 2 septembre au matin, M. Langlois était prévenu par son garde que deux Anglais étaient cachés à la ferme et demandaient à le voir.

M. Langlois se rendit près d'eux et les conseilla de fuir par les bois voisins, où il n'y avait pas d'Allemands, et de gagner Pont Sainte-Maxence où ils pourraient rejoindre l'armée anglaise. Mais les Anglais n'avaient rien mangé depuis la veille. M. Langlois se chargea de leur faire porter des vivres dans le petit bois où il leur conseilla de se cacher.

Il s'assura avant leur départ que tous les Allemands, couchés à la ferme, dormaient encore. Seule une sentinelle veillait. On lui offrit un repas à la cuisine. L'Allemand abandonna son poste pour aller engloutir du pain, du beurre et du jambon. La route était libre. Les Anglais pouvaient fuir et gagner le bois où, après s'être réconforté avec les vivres que leur avait envoyé M. Langlois, ils partirent en direction de Sarran et de Pont.

M. de Caix de Saint-Aymour qui, dans la *Revue hebdomadaire* du 20 novembre 1915, a rapporté ce fait à peu près comme nous l'avons noté nous même, dit que l'on a su que les deux Anglais étaient arrivés sains et saufs.

En terminant ces notes nous tenons à dire avec fierté que la population compiégnnoise, pendant les heures douloureuses de l'occupation allemande se montra digne de la cité, digne de la France. Chacun sut faire bonne contenance devant l'ennemi ; nos magistrats municipaux défendirent nos droits avec la plus admirable énergie, la population entière les aida par son calme, son courage, son bon esprit. Il n'y eut pas un moment de défaillance, la foi dans l'avenir demeura toujours entière.

Compiègne pendant toute la guerre aussi bien en 1914 qu'aux jours tragiques des bombardements se montra selon sa devise la ville très fidèle à la Patrie, à la France.

*Jacques Mermet*, rédacteur gérant du *Progrès de l'Oise*